

# Sindbad Le Marin

« Les contes des mille et une nuits »

# Sindbad le marin

un conte des Mille et une nuits



*Collection Créative*

dirigée par Régis Delpeuch

# **Sindbad le marin**

*un conte des  
Mille et une nuits*

raconté par Daniel ROYO

Les mille et une nuits	5
Sindbad le marin	7
1 <sup>er</sup> voyage : L'île mouvante	9
2 <sup>e</sup> voyage : La vallée des diamants	15
3 <sup>e</sup> voyage : Le géant	19
4 <sup>e</sup> voyage : Les deux pieds dans la tombe	25
5 <sup>e</sup> voyage : Le vieillard de la mer	33
6 <sup>e</sup> voyage : L'île aux pierres précieuses	39
7 <sup>e</sup> voyage : Le cimetière des éléphants	45
<i>Dossier Créalire</i>	53

Viens lire et illustrer ce conte.  
N'oublie pas de remplir les bulles !



## Les mille et une nuits

Les temps changent et c'est une heureuse chose ! Il y avait au pays de Grande-Tartarie un Sultan malheureux du nom de Schabzenan. Trompé par son épouse, il se rendit au palais de son frère Schabriar, le roi tout puissant de la Perse, et fut obligé de constater que celui-ci n'avait pas un sort plus fameux.

Il se moqua donc de son compagnon d'infortune, qui, vexé et furieux, décida de faire exécuter son épouse infidèle.

Ne voulant plus jamais subir un pareil outrage, le roi eut une idée monstrueuse. Il épouserait chaque jour une jeune fille qu'il ferait décapiter dès le lendemain de ses noces. Tuant tour à tour chacune de ses femmes, il ne prendrait plus le risque de se retrouver trompé. Le sabre du grand vizir fit voler quelques têtes jusqu'au jour où sa propre fille demanda à être épousée par le roi. Son père fit tout pour la dissuader mais Scheherazade ne céda pas ; elle avait une idée pour que cesse l'hécatombe.

Le soir de son mariage, elle demanda à ce que sa jeune sœur Dinarzade, se trouve près d'elle dans la chambre nuptiale. Lorsque le moment vint de quitter le roi, Dinarzade demanda :

– Ma sœur, dites-nous donc un de ces contes que vous connaissez si bien.

Scheherazade débuta une belle histoire mais ne la termina pas. Le roi passionné par son récit lui demanda d'en venir conter l'issue le lendemain.

Ce qu'elle fit non sans omettre de débiter une nouvelle histoire... Et ainsi de suite pendant mille et une nuits.

Parvenu à ce moment, le roi sous le charme de la

Et au bout  
du conte ?  
La mort !



merveilleuse conteuse décida qu'elle serait sa seule épouse désormais. Il lui laissa la vie et ils vécurent heureux comme vivent heureux les héros des contes de Scheherazade.

Les pages qui suivent racontent les aventures d'un des héros les plus célèbres de la conteuse persane : Sindbad le marin.



## Sindbad le marin

*Sept fois dans sa bouche le conteur tourna sa langue avant de dire ...*

*Sous le règne du calife Haroun-al-Raschid, vivait à Bagdad un pauvre porteur du nom de Hindbad. Accablé par le poids des colis qu'il transportait autant que par la chaleur qui régnait sur la ville, le malheureux fit une halte à l'ombre d'un balcon richement décoré. Par la fenêtre ouverte, lui parvinrent de délicieuses odeurs de festin et les accents d'une musique entraînante. Se croyant seul, il se mit à se lamenter sur son sort et à geindre comme un vieillard agonisant. Un domestique vint voir ce qui se passait et lui demanda de déguerpir.*

*- Et quel est donc le seigneur qui loge dans cette belle maison et ne supporte pas les plaintes des miséreux ? demanda Hindbad.*

*- Tu es bien le seul à Bagdad à ignorer que tu es devant la demeure de Sindbad le marin, le célèbre voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire.*

*- Je te demande grand pardon, mon bon, mais quand on souffre chaque jour mille fatigues pour gagner le mauvais pain d'orge qu'on donnera à ses enfants, on n'a pas le temps de se renseigner. Qu'Allah tout puissant me prenne en miséricorde ! Que lui ai-je fait pour mériter cette vie de bête de somme, alors que ton patron se distrait et se restaure ?*

*De l'intérieur de la cour, une voix puissante se fit entendre. Le domestique rentra en toute hâte puis revint presque aussitôt.*



– Mon maître veut te parler, dit-il, laisse tes colis derrière la porte et suis-moi.

Il conduisit le portefaix auprès de Sindbad qui, après l'avoir invité à s'asseoir, lui demanda :

– Pourrais-tu, s'il te plaît, répéter ce que tu disais tout à l'heure dans la rue.

– J'étais en colère et fatigué. Il m'est sans doute échappé quelques paroles dont je vous demande de me pardonner, grand seigneur, répondit Hindbad en baissant la tête.

– Ne crois pas que je t'en veuille, le rassura Sindbad. Simplement, pour que tu ne restes pas toute ta vie dans l'erreur, je vais te raconter mon histoire. Mes gens porteront tes colis à destination et pour le prix de ton écoute attentive, te seront versés cent sequins.

Danseurs et musiciens firent cercle autour de Sindbad qui commença son histoire ainsi...

Et moi !  
Qu'est-ce que je vais  
gagner à écouter cette  
histoire ?



Premier voyage de Sindbad

## L'ÎLE MOUVANTE

« J'avais hérité de ma famille, une fortune considérable dont je gaspillai la majeure partie dans les premières années de ma jeunesse. Revenu de mes folies, au seuil de l'âge d'homme, je rassemblai ce qu'il me restait d'argent et m'en fus à Balsora où j'achetai toutes sortes de marchandises dont je voulais faire commerce. Je m'embarquai sur un navire qui partait vers les Indes orientales et à bord duquel nous longeâmes les côtes de l'Arabie Heureuse puis celles de la Perse. Durant la traversée nous fîmes escale sur plusieurs îles où je vendis et échangeai mes marchandises. Mon commerce était florissant.

Un jour, nous nous retrouvâmes sans vent, au large d'une drôle d'île presque plate. Avec quelques compagnons, nous jetâmes une barque à la mer pour aller la visiter. Ayant apporté du bois pour faire cuire quelques poissons, nous allumâmes un grand feu.

À ce moment là, l'île se mit à trembler, un grand jet d'eau propulsa plusieurs marins dans la mer. Du bateau, on nous cria de quitter ce que nous avions pris pour une île et qui se trouvait être le dos d'une baleine. Les plus dégourdis se jetèrent dans la chaloupe, d'autres se sauvèrent à la nage. Quant à moi, j'eus à peine le temps de m'accrocher à une pièce de bois quand le monstrueux animal plongea. Je vis le capitaine faire grimper mes compagnons à bord, puis profitant du vent qui fraîchissait, mettre toutes les voiles. Je demeurai donc seul, ballotté de gauche et de droite, à la merci des flots.



Un jour, puis une nuit, je restai accroché à ma poutre avant d'apercevoir un rivage au loin. Rassemblant tout ce qu'il me restait de force, je parvins à rejoindre la plage sur laquelle je m'éroulai plus mort que vif. Je ne saurais dire combien de temps je dormis sur la grève, mais lorsque je me réveillai, j'avais retrouvé assez d'énergie pour chercher à me nourrir.

Une source d'eau claire et quelques fruits tombés des arbres constituèrent mon premier repas. Je pris alors la décision de visiter l'intérieur de l'île. Très vite, je débouchai dans une vaste prairie où j'aperçus, au loin, un cheval qui paissait. M'étant approché, je vis qu'il s'agissait d'une jument magnifique comme jamais je n'avais pu en contempler. Un homme sortit de derrière une haie en me priant de m'éloigner car l'endroit était interdit. Voyant dans quel dénuement je me trouvais, il me demanda de le suivre dans une grotte où d'autres hommes buvaient et fumaient. ✕

Je racontais mon histoire tout en me restaurant. Mon récit ne les surprit pas et, à leur tour, ils me donnèrent les raisons de leur présence en ce lieu. Ils étaient les palefreniers du roi de l'île où nous nous trouvions. Ce monarque se nommait Mihrage, et avait coutume d'emmenner ses juments au bord de la côte afin qu'elles soient couvertes par un cheval marin. La difficulté de la tâche résidait dans le fait que cet étrange animal dévorait ses femelles dès qu'il les avait prises. Les palefreniers devaient donc intervenir juste après l'accouplement pour éloigner le monstre. Les juments pleines étaient ramenées à la capitale dans laquelle, quelques mois après, elles donnaient naissance à de magnifiques chevaux marins, propriété exclusive du roi.

Ils me dirent que j'avais eu beaucoup de chance de les trouver car, seul, je ne serais jamais parvenu à la ville.



On me fit conduire auprès de Mihrage qui, bientôt, me prit en amitié. Il me trouva une chambre dans son palais et me chargea de fouiner sur les quais du port, pour y dénicher quelques marchandises rares.

Je passais ainsi mes journées au contact des marins et des commerçants, jusqu'au jour où je découvris mon nom sur des ballots de vêtements. Je me renseignai sur le propriétaire de ce chargement. On m'apprit qu'il était mort en mer, avalé par une baleine. Je demandai à voir le capitaine du bateau qui me reconnut immédiatement. À son regard, je compris qu'il était sincèrement heureux de me retrouver. Les matelots en regagnant le bord, lors de mon aventure malheureuse, lui avaient affirmé que j'avais péri, englouti dans la gueule de la baleine.

Voyant cela, il avait fait fructifier mes affaires, afin de dédommager mes parents à son retour.

Je me trouvai donc en possession d'un bon magot avant de revenir chez moi. Je bénis le nom d'Allah d'avoir fait un homme si honnête, choisis ce qu'il y avait de plus beau parmi mes ballots et l'offris au roi Mihrage, en remerciement de son hospitalité. Celui-ci, ravi, me rendit la pareille au centuple. Je rembarquai donc à la tête d'un chargement d'épices, de clous de girofle, de gingembre, de tissus rares, de bois de camphre, d'aloès et de santal.

Nous quittâmes ce royaume lointain et regagnâmes Balsora après un long voyage sans histoire.

Lorsque je revins dans ma famille, j'avais un capital de cent mille sequins que je consacrai à l'achat d'une demeure et d'un beau commerce de vêtements. »

*Ayant dit cela, Sindbad ordonna aux musiciens de reprendre leurs instruments. Il frappa dans ses mains et aussitôt quelques servantes amenèrent de la nourriture. Le portefaix fut invité à se restaurer autant qu'il lui plairait. Quand il eut fini, on lui remit les cent sequins promis.*



*Sindbad le raccompagna lui-même jusqu'à la porte et lui donna rendez-vous le jour suivant pour le deuxième de ses voyages.*

*Hindbad s'habilla, le lendemain, plus proprement que la veille et arriva à l'heure dite devant la demeure de Sindbad. Celui-ci l'accueillit avec force caresses et le conduisit dans le salon d'honneur où de nombreux convives étaient présents.*

*S'étant assis en tailleur sur un coussin confortable, le voyageur reprit le cours de son récit.*

Vite,  
un deuxième  
voyage !



Deuxième voyage de Sindbad

## LA VALLÉE DE DIAMANTS

« La vie paisible de commerçant et la conduite de mes affaires ne me comblèrent pas longtemps. Très vite le désir de voyager me reprit fortement. Comme lors de mon premier périple, je regroupai un grand chargement de marchandises diverses et m'embarquai avec des marchands connus pour leur honnêteté.

La navigation se déroula sans histoire. Nous allions d'île en île, faisant dans chacune d'excellentes affaires.

Un matin, nous débarquâmes sur un îlot couvert d'arbres fruitiers mais sans le moindre habitant. Comme nous devons refaire le plein d'eau potable, le capitaine nous donna quartier libre. Pour ma part, je pris du vin et un copieux repas et allai m'installer près d'un charmant ruisseau. Le cadre enchanteur et les effets du vin firent que je m'endormis d'un sommeil profond. Lorsque je m'éveillai, la nuit était tombée. Je tâchai vainement de rejoindre la plage et lorsque je la trouvai enfin au petit matin, je n'aperçus aucun navire. Je vous laisse imaginer l'angoisse qui s'empara de moi et combien je m'en voulais de ne pas avoir su rester bien tranquille à la maison. Mais rien ne sert de se lamenter lorsqu'on se retrouve seul, perdu sur une île inconnue.

Je rassemblai le reste de mes victuailles et partis à la découverte de ce nouveau territoire. Après avoir longtemps marché, j'aperçus un énorme rocher





blanc et rond, gros comme une maison dont le crépi était doux au toucher. J'en fis le tour mais ne découvris aucune ouverture. Soudain, le ciel s'obscurcit. Je levai la tête pensant découvrir un nuage noir, mais c'était un oiseau gigantesque qui bouchait l'horizon et l'étrange boule blanche dont je cherchais l'ouverture était son œuf. Je compris alors que j'avais affaire au rock, le légendaire oiseau géant. Comme le font tous ses congénères, celui-ci vint se poser sur sa progéniture, si bien que serré contre la coquille, je pus voir l'une des pattes de l'animal. Chacun des doigts était épais comme le tronc d'un olivier centenaire. Je grimpai à califourchon dessus et m'y attachai grâce à mon turban. J'espérais bien que le lendemain, le volatile m'emporte avec lui.

J'avais bien pensé puisque, dès le point du jour, l'oiseau prit son vol. Il s'éloigna tant du sol que je ne voyais plus l'îlot. Il me transporta ainsi au plus haut du ciel, puis, soudain, piqua vers le sol à une allure vertigineuse. Il se posa dans le fond d'une vallée encaissée. J'en profitai pour me détacher et ne m'aperçus que trop tard qu'elle était infestée de serpents gigantesques. Le rock en saisit un du bec, comme l'aurait fait un moineau avec un vermisseau. Il m'abandonna dans un ravin encore plus inquiétant que l'île déserte d'où il m'avait tiré.

Je progressai dans la vallée en me gardant bien des serpents qui avaient regagné leur gîte en raison de la menace de l'oiseau, mais ressortiraient sans doute dès la nuit tombée. J'arrivai dans un lieu dont le sol était parsemé de diamants magnifiques et je passai ma journée à les contempler et à ramasser les plus beaux. Quand le jour déclina, je me cachai dans une grotte dont je bouchai l'entrée avec un gros rocher. Toute la nuit, j'entendis les sifflements sinistres des serpents. Le jour venu, je quittai ma cachette et repris mon chemin. Tout à coup, un énorme

morceau de viande vint s'abattre tout près de moi, puis un autre un peu plus loin et un troisième encore.

En levant la tête, je m'aperçus que cette pluie de chair était provoquée par des hommes. Je me souvins alors de la légende de la vallée des diamants.

J'étais donc tombé dedans. J'avais entendu raconter que dans cette vallée où nul humain n'avait jamais pu descendre, les marchands envoyaient des morceaux de viande dans lesquels les diamants se plantaient. Les aigles, nombreux dans cette contrée et dix fois plus gros que la normale, emportaient les lambeaux de chair dans leurs nids. Les marchands n'avaient plus alors qu'à récupérer les précieuses pierres négligées par les aigles en les effrayant par beaucoup de bruit. J'avais cru que ce ravin serait mon tombeau, mais la taille des oiseaux que je voyais me donna une idée. Je ramassai les diamants les plus beaux et les enfermai dans une grande bourse. Puis grâce à mon turban, je m'enveloppai de morceaux de viandes. L'un des oiseaux, plus puissant encore que les autres, m'enleva du sol et me conduisit jusqu'à son nid.

Les marchands qui avaient vu ma manœuvre vinrent à mon secours. Je les récompensai en leur cédant la moitié de ce que je possédais, ce qui les ravit car j'avais récupéré les plus beaux diamants. Le fruit de ma récolte les mettait à l'abri du besoin jusqu'à la fin de leur existence. Ils n'avaient plus aucune raison de rester dans ce lieu perdu et nous décidâmes de repartir.

Après avoir marché longtemps, nous arrivâmes dans un port où un bateau nous accueillit. Il partait pour l'île de Roha, où pousse l'arbre dont on tire le camphre. C'est un arbre majestueux qui peut donner son ombre à plus de cent hommes à la fois.

Il y a aussi dans ce pays, des animaux appelés rhinocéros qui sont comme de petits éléphants sans trompe mais avec une corne sur laquelle on peut





voir imprimés des visages d'homme.

La vente de quelques diamants me permit de rassembler de nombreuses marchandises que j'emportai sur le bateau. Revenu chez moi, j'en vendis une bonne partie qui, ajoutée à la valeur de mes pierres précieuses me mit à la tête d'une immense fortune. Je fis de nombreuses aumônes, gâtai mes proches par de nombreux cadeaux et profitai des plaisirs de la vie de riche parvenu. »

*Ce fut ainsi que s'acheva le récit du deuxième voyage de Sindbad. Comme la veille, le domestique donna une bourse de cent sequins à Hindbad qui fut ravi et convié à venir écouter le maître de maison le lendemain.*

*Ayant profité de la générosité du conteur pour faire quelques achats, le portefaix, habillé de neuf de pied en cap, frappa à la porte de Sindbad. Comme les deux jours précédents, il fut accueilli avec grande chaleur et courtoisie.*

*Il prit place au beau milieu de l'auditoire et Sindbad commença ainsi...*

Troisième voyage de Sindbad

## LE GÉANT

« La vie de rentier ne convient pas à tout le monde. Je perdis très vite dans cette douceur là, le souvenir des dangers que j'avais dû affronter et me retrouvai bientôt à traîner sur les quais de Balsora avec des envies terribles de voyage.

Ce fut lors d'une discussion avec des marins que je décidai de m'embarquer à nouveau. M'étant vanté de ne pas être attaché à ma fortune et de ne pas craindre les mille périls de la vie de marin, l'un d'eux me prit au mot et me fit promettre d'être deux jours plus tard prêt à affronter d'autres aventures.

Il ne fallut pas bien longtemps pour qu'à nouveau, le destin vienne mettre mon courage à l'épreuve. Après quelques jours de traversée, une violente tempête vint contrarier notre route à un point tel qu'après avoir lutté pendant plusieurs jours contre les éléments, nous nous trouvâmes contraints d'aller mouiller près d'une île non prévue dans notre voyage.

Avant que nous jetions l'ancre, le capitaine nous réunit et nous parla en des termes peu réjouissants :

– Je connais le lieu que nous venons d'aborder. Je le connais de réputation. Il est peuplé d'une race de sauvages très étranges dont les adultes ont la taille d'un enfant de deux ans. Ils sont tout couverts d'une épaisse toison rousse comme la queue d'un renard et sont d'une laideur indescriptible. Gardez-vous bien de lever la main sur eux car, si vous en touchiez un seul, une nuée de ses semblables nous tomberait dessus avant que nous ayons pu crier gare.



Il nous fallut peu de temps pour nous rendre compte de la réalité de ses dires. Comme un vol d'étourneaux ces horribles nains envahirent le navire.

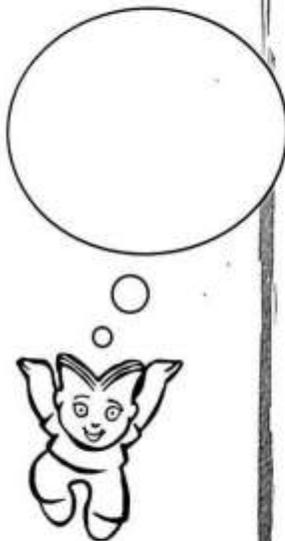
Avec des cris articulés dans un langage inconnu, ils nous jetèrent à la mer, sectionnèrent les cordages et amenèrent le bateau plus loin.

Nous nous retrouvâmes sur une plage, sans armes ni vivres, avec la menace de voir ces incroyables pilleurs retomber sur nous. Nous prîmes le parti de nous enfoncer dans l'île. Là, quelques herbes et une grande profusion de fruits apaisèrent notre faim. Au débouché d'une petite vallée, nous rencontrâmes une maison aux proportions étonnantes. La porte devait être plus haute que le plus haut minaret de Bagdad, et le toit si élevé que nous n'en apercevions pas le faite. Nous entrâmes dans la cour et là, un spectacle effrayant nous attendait.

Il y avait contre un mur de la maison, un amoncellement d'ossements humains haut de plusieurs pieds. Nous étions trop fatigués pour songer à fuir et d'ailleurs le propriétaire des lieux ne tarda pas à faire son apparition.

C'était un être monstrueux, haut comme un palmier d'Afrique, tout couvert de pustules et de poils. Son visage ne ressemblait à rien de connu jusqu'alors. Il n'avait qu'un seul œil rond comme une bille, une bouche fendue jusqu'à des oreilles de la taille de celles des éléphants. De ses lèvres charnues ressortaient deux longues canines acérées comme des sabres. Son nez ressemblait à une meule de foin trouée de deux grottes obscures.

Il se pencha vers nous et me souleva de terre. Je n'ai jamais été bien gras, mais à cette époque-là, je n'avais que la peau sur les os, aussi me reposa-t-il aussitôt. Il se saisit de notre capitaine dont l'embonpoint était manifeste, et l'embrocha à l'aide d'une pique métallique. Nous étions pétrifiés de peur, aussi quand le géant borgne s'alla coucher,



nous quittâmes les lieux. Hélas, nous n'avions comme alternative que la mer d'un côté et les nains poilus de l'autre. Nous eûmes une discussion serrée. Certains voulaient revenir se battre contre les nains et récupérer notre bateau. D'autres voulaient se cacher dans les bois.

Mon avis était tout autre : je pensais qu'il fallait construire des radeaux et tenter quelque chose contre le monstre. Mes compagnons se rendirent à mon avis et nous revînmes à la maison du géant qui, ce soir-là encore, soupa de l'un d'entre nous.

Le lendemain fut consacré à la construction de radeaux pouvant supporter deux à trois personnes. Ce fut chose faite avant le retour à la maison du géant. Comme les deux jours précédents, le géant se régala de l'un de nous, puis alla se coucher.

Sans faire un bruit, nous récupérâmes les broches à rôtir près de la cheminée du borgne ; nous fîmes rougir leur pointe au feu et nous approchant sans bruit du géant endormi, nous les lui enfonçâmes dans l'œil. Il poussa un cri si terrible que nous fûmes projetés contre les murs. Les uns tombèrent morts sur le coup, les autres quittèrent la pièce que le monstre mit sens dessus dessous. Il allait dans tous les sens, se cognait partout, renversait les meubles. Il sortit de sa maison en poussant des rugissements inimaginables.

Ce fut le moment que nous choisîmes pour fuir, mais à peine avions-nous fait quelques brasses que nous vîmes le géant revenir avec deux de ses semblables. Ils entrèrent dans l'eau jusqu'à la taille et voyant qu'ils ne nous rattraperaient pas, ils se mirent à nous jeter des rochers. Leur habileté était diabolique. De toute la flottille, seul notre radeau ne fut pas coulé. Nous n'étions plus que trois désormais et encore, en fort mauvaise posture puisque, sans vivres ni eau sur notre fragile embarcation, nous n'avions que peu de chance de nous en sortir vivants.



Le destin vint à notre secours car nous abordâmes un îlot très proche de celui du borgne et des nains. La joie de toucher la terre ferme ne nous fit pas oublier la précarité de notre situation.

Nous nous demandions quel danger allait encore nous réserver ce coin maudit de la terre, lorsqu'un serpent gigantesque fondit sur nous. Il avala l'un de mes compagnons, ce qui me laissa le temps de me réfugier dans un arbre avec l'autre. Nous eûmes toute la journée pour nous restaurer, mais, à la nuit, l'animal revint rôder autour de nous. L'arbre que nous avions choisi parce qu'il était le plus haut nous semblait être un abri sûr. Hélas, le serpent après quelques minutes, se mit en tête d'y grimper. Ce qu'il fit avec une habileté étonnante.

Mon compagnon qui était monté moins haut que moi, fut cueilli comme une baie par la bouche du monstre, qui, heureux de son repas, s'en alla.

Je consacrai toute la journée du lendemain à ramasser toutes les mauvaises herbes, toutes les ronces, toutes les feuilles urticantes que je trouvais. J'en fis une meule dans laquelle je m'étais creusé un abri. Au crépuscule, le serpent vint chercher sa pitance et tourna longtemps autour de mon abri d'épines. Il se piqua tant qu'il renonça.

Ce succès ne me monta pas à la tête, j'avais gagné du temps voilà tout. Je songeais à me jeter à la mer du haut d'une falaise quand j'aperçus, au loin, un navire à l'ancre. Je fis de grands gestes, hurlai, dénouai mon turban que j'agitai au-dessus de ma tête. Cet acte désespéré dut émouvoir le cœur d'Allah puisque je vis une chaloupe se détacher du bateau et venir à ma rencontre.

Lorsque je montai à bord je remerciai le capitaine de son geste. C'était un homme bon et lorsque je lui expliquai que j'étais marchand, il me confia la tâche de m'occuper de marchandises qu'un capitaine l'avait chargé de ramener vers la Perse.

Tout ça pour  
finir avalé  
par un serpent !



Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je constatai que ces ballots étaient frappés à mon nom !

J'informai mon bienfaiteur de ma découverte qui sans mettre ma parole en doute me demanda de vérifier. Le cuisinier du bord avait servi sur le navire d'où provenaient les marchandises. Celui-ci me reconnut immédiatement. Il m'expliqua que tout l'équipage avait beaucoup pleuré en voyant que je n'étais pas revenu à bord lors de mon deuxième voyage. L'aigle géant qu'ils avaient aperçu voler au-dessus de l'île ayant été jugé responsable de ma disparition.

Je me retrouvai une fois encore, grâce à la probité de mes compagnons, propriétaire d'un bon chargement dont la vente me rapporta gros. Je consacrai encore bien de l'argent à l'aide des miséreux et pris la décision de ne plus jamais voyager. Ce qui, vous l'apprendrez demain, était parole en l'air. »

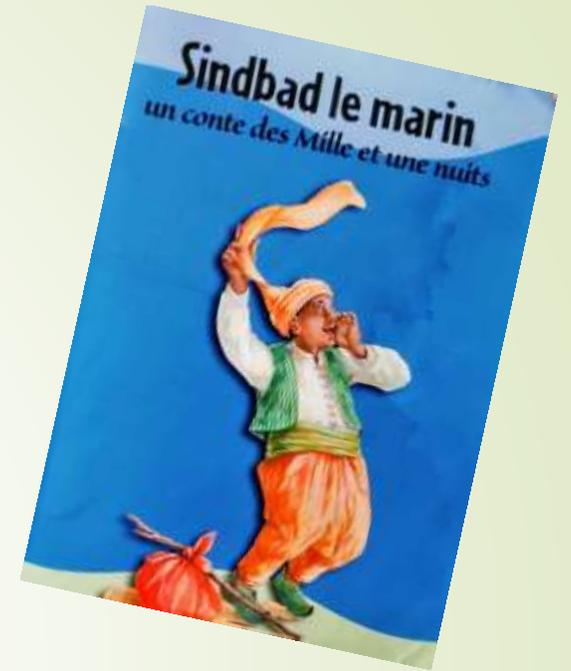
*Ainsi parla Sindbad qui donna rendez-vous à son auditeur pour le lendemain. Hindbad dit qu'il serait là sans faute, tant il trouvait de plaisir et d'intérêt à écouter le récit des voyages de son hôte. Il reçut une nouvelle bourse de cent sequins qu'il n'accepta que sur l'insistance de son bienfaiteur. On peut penser que cette récompense n'était plus la raison principale de son assiduité.*

*Le jour suivant, il fut là avant l'heure, propre et rasé de frais, pour écouter Sindbad qui commença ainsi...*



*Suite au prochain épisode*

**- « Les deux pieds dans la tombe »**



Quatrième voyage de Sindbad

## LES DEUX PIEDS DANS LA TOMBE

« Les plaisirs et les divertissements que je pris après mon troisième voyage ne purent rien, au bout de quelque temps, contre mon désir de commercer et de voyager encore.

Je m'embarquai cette fois avec un minimum de marchandises, comptant sur le destin pour faire fortune une nouvelle fois. Je pris la route de l'Extrême-Orient et la traversée se fit sans problème, jusqu'à ce que nous parvenions dans un archipel où une violente tempête nous surprit. Le capitaine eut beau faire amener les voiles et prendre toutes les précautions possibles, rien n'y fit. Notre vaisseau se brisa sur des récifs, et la plupart des marins et des marchands se noyèrent. J'eus la chance, avec quelques camarades, de m'accrocher à un morceau de bois qui nous sauva.

Au matin, le calme étant revenu, nous gagnâmes la plage où un grand nombre de sauvages, nus comme à leur naissance, nous attendaient.

× Ils avaient l'air d'être très heureux de nous accueillir, car ils se mirent à danser, à chanter et nous entraînèrent vers leur village. Là, ils nous invitèrent à manger des herbes dont l'aspect me déplut et auxquelles pas un d'entre eux ne toucha. Mes compagnons s'en régalerent et se mirent bientôt à parler à tort et à travers. Je compris aussitôt que j'avais bien fait de m'abstenir. On nous porta du riz grassex que les autres rescapés mangèrent sans retenue. Je compris vite que les sauvages qui nous



avaient recueillis étaient des cannibales et que leur dessein était de nous engraisser avant de nous manger. Je fis en sorte de ne pas prendre de poids et au contraire maigris beaucoup. Au bout de quelques semaines, mes compagnons furent dévorés un par un. On me laissa la vie sauve et plus personne ne s'occupa de moi. J'en profitai pour quitter leur village et m'enfuir à travers bois.

Après sept jours de marche, j'arrivai dans des plantations de poivre où des commerçants, à qui je contais mon histoire, me proposèrent de repartir avec eux. Ils parlaient ma langue et étaient les sujets d'un roi puissant à qui je fus présenté. Cet homme avait un esprit très curieux et se régala des récits de mes voyages. Il voulait toujours tout savoir dans les moindres détails. Je disais tout ce que je savais, inventant quand je ne savais pas. Le roi me prit en amitié et m'installa dans son palais. Son royaume était fort étendu et fort peuplé et je m'y promenai beaucoup. Je m'aperçus rapidement que les habitants de ce pays montaient leurs chevaux à cru. Je me fabriquai avec l'aide d'un cordonnier une selle comme il en existe chez nous et commandai à un serrurier de me façonner des étriers et un mors dont je lui dessina le modèle. Le roi m'ayant demandé d'essayer mon équipement en fut enchanté. Il m'en commanda un pour lui et ses ministres ; ce que je fis.

Le succès de mon industrie fut tel que j'en fis commerce. Je devins un notable fort apprécié. Le roi qui m'aimait de plus en plus me demanda de me marier :

– Tu deviendras ainsi sujet de ce royaume et ne chercheras pas à t'enfuir.

– Je ferai tout pour satisfaire votre majesté, répondis-je imprudemment.

Et ainsi, quelques semaines après, je me retrouvai l'époux d'une des femmes les plus sages.

les plus belles et les plus intelligentes du royaume. Ces noces précipitées ne m'empêchaient pas de conserver au cœur le désir de retrouver mon pays, mais je n'en dis pas un mot.

Un jour, je me rendis chez mon barbier qui venait de perdre sa femme. Je le trouvai en pleurs, dans un chagrin à peine croyable.

– Accepte mes condoléances, cher ami, ta femme devait être la meilleure des femmes pour que tu aies un tel chagrin.

– C'était une véritable mégère, me répondit-il, insupportable.

– Mais alors, demandai-je, pourquoi pleures-tu ?

– Parce que dans une heure, je serai mort, hurla-t-il, on va m'enterrer avec elle.

Et c'est ainsi que je fus mis au courant de la coutume du pays qui voulait qu'on ensevelisse le veuf ou la veuve avec le cadavre de son époux, ainsi que toute sa fortune. Je vous laisse à penser dans quelle terreur je me trouvais. Je veillais alors sur ma femme comme sur mon bien le plus précieux ; le moindre de ses rhumes ou de ses maux de tête me mettaient le cœur à l'envers. Et comme un malheur ne vient jamais seul, à peine avais-je oublié le terrible usage de mon pays d'accueil que mon épouse tomba malade et mourut bientôt. Mes heures étaient comptées...

Comme le voulait l'habitude, tous mes amis vinrent me visiter et me plainquirent beaucoup.

Le roi fut parmi les premiers venus. Je le suppliai de faire une exception pour moi, car j'étais étranger à l'île et n'avais accepté de me marier qu'à sa demande.

Sa réponse fut sans appel :

– Tu as vécu selon les règles de mon royaume, tu mourras selon ses règles pareillement.

On mena le cercueil de ma femme jusqu'au sommet d'une falaise sacrée dans laquelle se



Pauvre  
Sindbad !  
Je ne vois pas  
comment tu vas  
t'en sortir !



trouvait la grotte où ce peuple étrange ensevelissait tous ses morts. Je suivis le cortège, encadré par de nombreux soldats. Malgré mes cris, on me descendit en même temps que la dépouille au fond d'un puits, à l'intérieur de la grotte qu'ils refermèrent avec un gros rocher. La tradition voulait que le veuf soit enfermé avec une cruche d'eau et sept petits pains. Je compris que je ne pourrais jamais sortir de là.

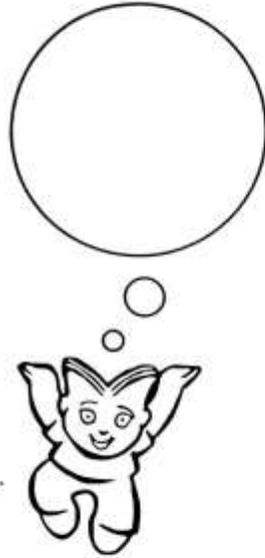
La puanteur qui régnait était insupportable. Grâce au jour qui filtrait par le haut du puits, je devinais des cadavres en décomposition tout autour de moi et je ne pouvais pas faire un pas sans que mon pied ne roule sur un tibia ou cogne dans un crâne. Il y avait aussi, à même le sol, toute la fortune des défunts.

Dans ce trou à rat, j'avais à ma disposition des monceaux de bijoux, de pierres précieuses, de pièces d'or et d'argent. Le destin s'amusa bien de moi en me faisant don d'une richesse dont je ne pourrais jamais profiter. Je mangeai mes petits pains et me trouvai un endroit reculé de la grotte pour mourir. La mort ne vient pas rapidement car la force de vie qui nous habite ne faiblit pas aussi vite que notre esprit. Aussi, quelques jours après, j'étais encore vivant quand on descendit dans le puits un cercueil et une vieille femme.

J'allais m'approcher d'elle, lorsque je l'entendis pousser un cri terrible. La vision de ce champ de mort lui avait donné un tel choc qu'elle tomba raide morte. Son ravitaillement me permit de tenir quelques jours de plus.

J'arrive maintenant à l'un des moments les plus terribles de mon existence. Pour survivre, je devins un assassin. En effet, le décès de la vieille m'avait donné une idée.

J'attendais chaque jour, armé d'un gros fémur, qu'un nouveau cercueil soit descendu dans la grotte et profitant de l'obscurité, je brisais le crâne de



l'époux vivant d'un grand coup d'os sur la tête. Allah ne m'en voulut pas de ces meurtres qui, en fait, abrègeaient les souffrances de ces malheureux. Il mourut beaucoup de gens dans l'île tout le temps que je restai dans le puits de la mort.

Je ne sais à quel espoir je me raccrochais mais grand bien m'en prit, car un événement heureux allait se produire. Alors que je somnolais en attendant ma prochaine victime, je sentis un courant d'air. Je distinguai alors une forme qui se déplaçait dans la grotte. Je saisis mon fémur et me ruai dans sa direction. Pris de peur, le visiteur s'enfuit. Je le suivais grâce au bruit qu'il faisait en fuyant.

La poursuite dura un long moment. Il semblait connaître la grotte parfaitement car il tournait tantôt à droite, tantôt à gauche, sans jamais hésiter. Le **dédale** dans lequel il me conduisit paraissait sans fin... Soudain, au débouché d'un passage étroit, je sentis de l'air frais. L'instant d'après, je me trouvais à l'air libre, au pied d'une falaise donnant sur la mer.

Je vous laisse penser combien j'étais heureux. Mon sauveur était sans doute une créature marine qui venait se repaître des cadavres que j'avais côtoyés. Je remplis mes poches de galets et revins dans la grotte récupérer le plus de bijoux et d'or que mon turban pouvait contenir. Je ramassai également des planches de cercueil dont je fis un grand tas sur la grève. Lorsqu'un navire croisa au loin, j'allumai un feu et fis de grands signes avec mon turban. La vigie m'aperçut certainement puisqu'un petit moment après, je me retrouvai à bord du bateau.

Je racontai mon histoire à l'équipage avec qui je partageai ma fortune. Le capitaine décida qu'on devait me récompenser pour ma générosité et il changea de cap pour faire route vers Balsora.

Nous fîmes escale dans l'île des Cloches et dans celle de Serendib. Je fis un retour remarqué à Bagdad car mes richesses étaient désormais sans

limites, de même que les dons que je fis aux pauvres et aux notables religieux afin qu'ils entretiennent leurs bâtiments. Je m'en voulais beaucoup de ce que j'avais dû faire pour rester en vie mais, mes amis me consolèrent en me faisant entendre qu'en exécutant des condamnés à mort, je n'avais été que le bras généreux d'Allah. »

*Sindbad interrompit le récit de son quatrième voyage ainsi. Il donna lui-même la bourse de cent sequins à Hindbad le portefaix et lui donna rendez-vous pour le lendemain. Ce dernier revint comme il lui avait été demandé avec à la main un plateau de gâteaux que sa femme avait faits.*

*On partagea ces délicieuses friandises et chacun s'en régala jusqu'à ce que Sindbad commence sa nouvelle histoire...*



Cinquième voyage de Sindbad

## LE VIEILLARD DE LA MER

« Je ne reviendrai pas une fois de plus sur cet étrange besoin de voyage qui m'habitait malgré toutes les richesses que j'avais amassées. Afin d'éviter les désagréments que j'avais rencontrés auparavant, je décidai de faire construire un bateau à mon goût. C'était le plus beau navire qu'on n'ait jamais vu à Balsora. Ce n'est pas sans une grande fierté que j'en pris le commandement. N'ayant pas de quoi emplir toutes les cales, j'avais accepté à mon bord quelques marchands et leurs marchandises. Mal m'en prit comme on le verra tout de suite.

La première île où nous accostâmes me rappela de mauvais souvenirs. Un œuf de rock trônait au beau milieu de la plage. Il était tout près d'éclore car on distinguait de grandes crevasses dans sa coquille.

Malgré mes avertissements, les marchands la brisèrent à la hache, dégageant le jeune rock qu'ils firent rôtir. Ils n'eurent guère le loisir de savourer leur festin car, soudain, deux gros nuages apparurent. C'étaient les deux parents du rôti. Les marchands, à mon appel, revinrent à bord et nous mimèrent la voile séance tenante. Les deux gigantesques oiseaux, ayant compris ce qui s'était passé, firent un grand tour au-dessus de l'île, se posèrent puis fondirent sur nous. Ils avaient, dans chacune de leurs serres, un gros rocher qu'ils nous destinaient. Si le premier manqua sa cible, le second, en revanche, frappa le pont en son milieu, écrasant la moitié de l'équipage





et envoyant le reste dans les flots. J'étais parmi ceux-là et, je ne pus même pas voir couler mon si beau navire. Accroché à un débris de la coque, je pus, à force de courage, atteindre le rivage d'une île.

Je commençais désormais à avoir l'habitude de ce genre de situation. Après avoir pris quelques repos, je visitai les alentours de la plage. L'endroit était rempli d'arbres qui donnaient à profusion toutes sortes de fruits. Le seul problème résidant dans la hauteur des branches qu'on ne pouvait atteindre que difficilement. Je me régalais de fruits tombés au sol lorsque j'aperçus un vieillard assis sur un rocher, au bord d'une rivière. Je le pris pour un vieux naufragé. Il me fit signe d'approcher et me fit comprendre qu'il désirait que je l'aide à traverser le cours d'eau. Je le chargeai sur mes épaules, tout heureux de rendre service à un pauvre vieux.

Arrivé sur l'autre rive, je me penchai en avant pour le déposer à terre quand je sentis alors ses jambes enserrer mon cou. J'essayai de me dégager mais son étreinte était si forte que je m'évanouis.

L'infâme vieillard ne me fit pas mourir. Il relâcha légèrement sa pression et je revins à moi. Je compris alors que si je voulais avoir la vie sauve, je devais conduire le vieux comme et où il le désirait.

Commencèrent alors de longues journées maussades, mon « cavalier » ne se lassant jamais des fruits qu'il n'atteignait que grâce à moi. Je ne sais combien de jours je fus réduit au rôle de bourrique et combien le vieillard me garda prisonnier de son étai. Il ne m'adressait jamais la parole et me laissait faire tout ce que je voulais.

Ainsi je pus ramasser une calebasse et la creuser afin d'y déposer le jus de raisins magnifiques qui poussaient à foison dans l'île. J'obtins alors un vin excellent qui me donna force et courage, à tel point que je me surpris un jour à chanter des chants de ma jeunesse.

Etonné, le vieillard me fit comprendre qu'il désirait goûter à mon breuvage. Je lui en cédaï toute une calebasse qu'il vida d'un trait. Le vin faisant son effet, il se mit lui aussi à chanter et tressauter sur mes épaules, puis n'étant pas habitué à ce genre de boisson, il fut pris de nausées et se mit à vomir.

Ce faisant, il relâcha son étreinte et j'en profitai pour me dégager. Je me saisis alors d'une grosse pierre et lui brisai le crâne.

Je sentis une grande joie de m'être enfin débarassé de ce maudit vieillard. Je marchai vers la mer que je n'avais pas vue depuis quelque temps. Par chance, du haut d'une colline, je pus apercevoir un bateau près de la côte. Je dirigeai mes pas vers lui et rencontrai les matelots de ce bâtiment, occupés à cueillir des fruits et à remplir des bidons d'eau.

Je leur relatai ma mésaventure.

– L'homme que tu as tué est le vieillard de la mer, me dirent-ils. Tu as eu beaucoup de chance de t'en sortir vivant.

– Vous le connaissez donc ?

– Bien sûr ! Tous les marins de la contrée le connaissent et le redoutent. Jusqu'à présent, pas une de ses victimes n'avait pu en réchapper vivant. D'ailleurs, nous ne mettons pied sur cette île qu'armés jusqu'aux dents comme tu peux le constater. Ils me proposèrent de venir à leur bord et de poursuivre mon voyage avec eux. Ce que j'acceptai avec plaisir. Durant la traversée, je me liai d'amitié avec un commerçant à qui je contaï toutes mes aventures. Nous accostâmes sur une île aux belles maisons de pierre. À peine avions-nous posé le pied sur le quai que mon compagnon me jeta deux grands sacs dans les bras et me demanda de le suivre.

– Ramasse des cailloux et fais en provision, dit-il.

– Qui veux-tu lapider ? lui répondis-je.

– Tu verras bien. Ces cailloux vont te rapporter de l'argent, à coup sûr.

Gagner de l'argent  
avec des cailloux !



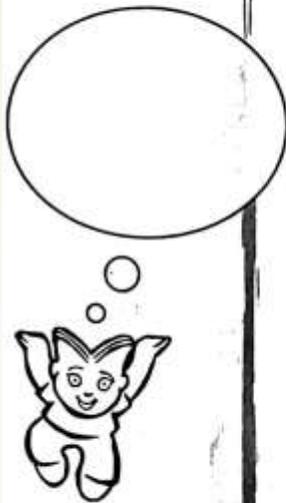
Sur ces entrefaites nous arrivâmes dans un endroit planté de cocotiers, les plus beaux que je n'ai jamais vus, tout garnis de fruits mais à une hauteur inimaginable. Le commerçant prit alors une pierre et la jeta dans les palmes où des singes se prélassaient. Ceux-ci, furieux, saisirent des noix de coco qu'ils nous expédièrent.

Je compris très vite la manœuvre de mon ami et me mis à lancer des pierres à mon tour. En quelques minutes nous eûmes la plus belle récolte de noix de coco qu'on peut imaginer. Nous remplîmes nos sacs et les traînâmes jusqu'au bateau. Ayant effectué la manœuvre à plusieurs reprises, je me trouvai avec des grandes quantités de fruits que j'échangeai contre du poivre et du bois d'aloès dans l'île de Comari. Je profitai de notre escale dans ce lieu pour louer des plongeurs qui me ramenèrent nombre d'huîtres perlières. Lorsque je revins à Bagdad, mes perles eurent beaucoup de succès. J'en donnai, selon mon habitude, une bonne partie aux pauvres et aux religieux, et me reposai de mes aventures dans toutes sortes de divertissements. »

*Ainsi s'interrompt le récit de Sindbad qui convia Hindbad à revenir l'entendre le lendemain. Lesté de ses cent sequins habituels, le portefaix accepta.*

*Lorsqu'il se présenta chez le marin le soir suivant, toute la compagnie était là.*

*Sindbad reposa sa coupe de thé et reprit le cours de son histoire...*



Sixième voyage de Sindbad

## L'ÎLE AUX PIERRES PRÉCIEUSES

« Je ne chercherai plus d'explications après ce cinquième voyage à mon incapacité à rester bien tranquillement chez moi pour profiter de mes immenses richesses.

C'est ainsi qu'Allah m'a fait et au bout de quelque temps, j'affrétai un nouveau navire et m'en fus vers les îles du levant.

Le voyage fut très long et très tourmenté, si bien qu'après plusieurs semaines, ni le capitaine, ni le pilote ne savaient où nous nous trouvions. Quand ils le surent, c'était trop tard ! Notre bateau était emporté par un courant marin contre lequel nulle manœuvre n'était possible. Le capitaine jeta son turban de rage et s'arracha la barbe.

– Nous n'avons plus qu'un quart d'heure à vivre, hurlait-il.

Son pronostic était bon, le navire vint bientôt se fracasser contre les rochers d'un rivage inhospitalier. Il se brisa comme une noix et, nous nous retrouvâmes à l'eau. Les quelques-uns parmi nous qui atteignirent la plage se retrouvèrent piégés comme des rats entre l'océan et une falaise inaccessible.

Les quelques objets et vivres que nous avons pu sauver ne nous seraient pas d'un grand secours. Le capitaine nous dit alors :

– Il ne nous reste qu'à creuser notre propre tombe et à nous dire adieu, car Allah vient de sceller notre destin.



– Essayons au moins d'explorer la côte avant de perdre espoir, lui répondis-je.

– Mais regarde donc autour de toi, dit-il en se laissant tomber par terre.

Le rivage était effectivement sinistre. De toutes parts, on voyait des débris de bateaux et de cordages, des coffres éventrés et surtout des squelettes humains qui en disaient long sur nos chances de survie. Le pays, pourtant, était extraordinaire.

Imaginez que chaque rocher, chaque caillou de cette plage était une pierre précieuse. Il y avait là des rubis, des saphirs, des émeraudes, les rochers eux-mêmes étaient de cristal ! Une espèce de goudron se jetant dans la mer servait de nourriture aux poissons qui le transformaient en ambre gris que les vagues rejetaient sur le sable. Nous avions à nos pieds, les plus grandes richesses du monde et nous allions périr dans ce que nous pouvons appeler un gouffre puisque rien n'en ressortait. Les effets conjugués du courant et de la brise de mer empêchaient de s'éloigner de la côte.

La seule issue à ce piège était une rivière qui, au lieu de se jeter dans l'océan comme le font tous les cours d'eau du monde, sortait de la mer pour s'enfoncer dans la falaise par une grotte obscure.

Ce fut alors le début d'un long calvaire ; ceux qui décédèrent les premiers furent ensevelis par les vivants. J'essayai à plusieurs reprises de persuader mes compagnons de tenter quelque chose en se jetant dans la rivière. Ceux-ci me répondirent que cette eau maudite devait conduire tout droit en enfer. Étant plus résistant que les autres, j'enterrai mon dernier camarade après de longues semaines d'agonie.

Demeuré seul, je décidai de tenter ma chance dans la grotte. Je rafistolai une barque plate que je remplis de pierres précieuses, la jetai dans la fameuse rivière et m'aplatis à l'intérieur.



Je pénétrai dans un goulet étroit et sombre ; la barque tapait de toutes parts. Un choc plus fort que les autres m'assomma à demi, si bien que je ne saurais dire combien de temps dura ma dégringolade. Lorsque je rouvris les yeux, j'étais au beau milieu d'une vaste campagne. Ma barque était amarrée à un piquet et autour d'elle, un grand nombre d'hommes et de femmes à la peau très noire parlaient tranquillement. Voyant que je m'éveillais, ils m'aiderent à sortir de mon embarcation et me conduisirent vers leur village. La langue dans laquelle ils s'exprimaient m'était complètement inconnue.

Alors que de dépit je lançai qu'ils feraient mieux de me nourrir plutôt que de me promener ainsi, j'eus la surprise d'entendre l'un d'eux me répondre en arabe qu'on allait bientôt me donner à manger.

Je ne saurais faire le moindre reproche sur la qualité de leur accueil. On me fit goûter aux mets les plus raffinés. On me lava, on me rasa, on m'habilla de beaux habits de soie, propres et neufs. Pour seul paiement à tout cela, mes sauveurs ne me demandèrent que de raconter comment j'avais pu sortir de la rivière interdite. Jamais personne avant moi n'était parvenu à revenir de l'autre côté de la montagne. Grâce à celui d'entre eux qui connaissait ma langue, je pus leur conter mon naufrage.

Je passai ensuite de longues soirées à faire le récit de mes voyages précédents. Ma renommée se propagea très vite et parvint jusqu'au roi de la contrée qui se trouvait être l'un des plus grands seigneurs des Indes. Il demanda à me voir et je fus conduit avec tous mes ballots de pierres précieuses vers son palais qui se trouvait sur l'île de Serendib.

Ce pays a la particularité d'être situé sur la ligne équinoxiale là où les nuits sont égales aux jours. C'est un véritable paradis. Les champs et les forêts donnent toutes sortes de plantes rares ; il y pousse le meilleur thé du monde, paraît-il.





Le souverain de ce royaume goûta fort chacun de mes récits. Durant quelque temps, je devins son favori ; aussi profitai-je de son amitié pour lui demander l'autorisation de regagner mon pays. Il m'accorda celle-ci avec beaucoup de gentillesse. Il me confia même un colis précieux.

C'étaient un magnifique présent et une lettre pour le Calife Haroun-al-Raschid qu'il me priait de saluer en son nom. Vous imaginez quel honneur il me faisait en me donnant l'occasion de présenter ses hommages à mon souverain. Le présent était constitué d'un vase taillé dans un seul rubis d'un demi-pied de haut, rempli de perles d'une rondeur parfaite, d'une peau de serpent qui avait la propriété de guérir celui qui se couchait dessus et d'une esclave magnifique dont les habits étaient entièrement recouverts de pierreries.

La lettre, écrite sur la peau d'un animal très précieux, commençait ainsi : « Le roi des Indes devant qui marchent dix mille éléphants, qui demeure dans un palais dont le toit brille de cent mille rubis et qui possède un trésor de vingt mille couronnes enrichies de diamants au Calife Haroun-al-Raschid... »

Suivaient mille douceurs et caresses dont j'ai perdu le souvenir.

En ce qui concerne les détails de mon embarquement, je n'eus à m'occuper de rien. Un capitaine et son équipage furent mis à ma disposition par le roi et je regagnai Bagdad sans le moindre problème. Dès mon arrivée, j'avertis le grand Vizir de ce que je ramenaient et il me fit obtenir une audience auprès du commandeur des croyants. Je me fis accompagner, pour l'occasion, de la belle esclave et de toute ma famille qui m'aida à porter les présents. Je fis un rapport très précis de mon séjour chez le roi des Indes, et le Calife se montra très intéressé par les détails que je donnai sur les richesses immenses de ce monarque.

Après avoir lu la lettre, notre souverain se félicita de la sagesse qu'elle contenait et me fit don d'un magnifique présent en récompense de mon ambassade.

La conclusion inespérée de ce sixième voyage aurait pu être le point d'orgue de ma vie de voyageur. Vous pourrez constater demain, qu'il n'en a rien été. »

*Ainsi s'acheva le sixième récit de Sindbad. Il congédia toute l'assemblée et convia Hindbad à revenir le lendemain. Le jeune porteur rangea sa sixième bourse et ne manqua pas d'être exact au rendez-vous donné.*

*Sindbad, comme les jours précédents, attendit que chacun soit installé pour commencer son histoire...*

Six cents sequins :  
Hindbad va finir  
riche !

